

**УИЛЪЯМ
ШЕКСПИР**

CYMBELINE

Уильям Шекспир

Cymbeline

«Public Domain»

Шекспир У.

Сymbeline / У. Шекспир — «Public Domain»,

Содержание

NOTICE SUR CYMBELINE	5
PERSONNAGES	6
ACTE PREMIER	7
SCÈNE I	7
SCÈNE II	11
SCÈNE III	12
SCÈNE IV	13
SCÈNE V	16
SCÈNE VI	18
ACTE DEUXIÈME	22
SCÈNE I	22
Конец ознакомительного фрагмента.	24

William Shakespeare

Cymbeline: Tragédie

NOTICE SUR CYMBELINE

Une nouvelle du Décaméron de Boccace et une chronique d'Holinshed sont les deux sources où Shakspeare a puisé cette tragédie. Le roi qui lui donne son nom régnait du temps de César Auguste, selon Holinshed, ce qui n'a pas empêché Shakspeare de peupler Rome d'Italiens modernes, Iachimo, Philario, etc. Malgré cette confusion de temps, de noms et de moeurs; malgré l'invraisemblance de la fable et l'absurdité du plan, Cymbeline est une des tragédies les plus admirées de Shakspeare. Le personnage d'Imogène a fait réellement des passions. Que les critiques comparent, s'ils le veulent, cette pièce à un édifice irrégulier et informe, mais qu'ils conviennent qu'Imogène est une divinité digne d'orner un temple de la plus noble architecture. Quoique Posthumus semble le héros de la pièce, c'est Imogène qui y répand le charme de sa pureté conjugale, de sa douceur céleste, de son dévouement et de sa constance.

Sans artifice, comme l'innocence, elle a peine à croire à l'infidélité de Posthumus; indulgente comme la vertu, elle pardonne à Iachimo ses premières calomnies sans affecter une haine d'ostentation contre le vice. Faussement accusée, elle ne sait se justifier qu'en disant combien elle aime; modeste et timide sous son déguisement, elle apparaît dans la grotte de Bélarius comme l'ange de la grâce, elle est belle dans le désert comme à la cour, et ajoute encore à la beauté du paysage dans lequel Shakspeare a placé les deux jeunes princes.

Les autres caractères de la pièce ne manquent pas de vérité. Posthumus ne serait-il que l'époux adoré d'Imogène, il nous intéresserait; mais il y a en lui le courage et la noblesse des héros. Philario est un de ces serviteurs fidèles que Shakspeare a souvent pris plaisir à représenter, et Iachimo un des plus adroits menteurs que l'Italie ait produits; son effronterie a quelque chose d'amusant; Bélarius, opiniâtre dans son plan de vengeance, offre un de ces caractères fermes qu'on voit avec plaisir transplantés du milieu des montagnes et mis tout à coup en présence d'un courtisan. Ses deux élèves ont déjà l'instinct des grandes âmes; et leur amitié fraternelle est touchante.

La méchanceté de la reine et la crédulité conjugale du roi prêtent aussi à l'analyse et forment un contraste piquant. Cloten, le seul personnage comique de la pièce, peut être jugé de plus d'une manière: on voit en lui la sottise et l'orgueil d'un prince privé d'éducation; mais il semble que Shakspeare ait oublié qu'il nous l'a donné d'abord pour une âme lâche et sans énergie, lorsque, dans le conseil royal, il lui fait adresser à l'ambassadeur romain une réponse pleine de dignité; soit qu'il ait cru que, vis-à-vis de l'étranger, l'honneur national peut enflammer les âmes les plus communes; soit que le poète ait voulu insinuer que le rôle des princes leur est souvent tracé d'avance dans les grandes occasions.

En général, l'intérêt qu'inspire la tragédie de *Cymbeline*, est d'une nature douce et mélancolique plutôt que tragique. On s'échappe volontiers de la cour avec Imogène, et l'on se sent disposé à rêver dans l'asile romantique où elle retrouve ses frères sans les connaître.

Des sentiments noblement exprimés, quelques dialogues naturels et des scènes charmantes rachètent les nombreux défauts de cette composition.

Cymbeline est l'une des dix-sept pièces qui ont été publiées pour la première fois dans l'édition in-folio de 1623. Il est impossible de déterminer avec précision le moment où elle fut écrite; mais il paraît probable que ce fut vers 1610 ou 1611. On a en effet de bonnes raisons de croire que la *Tempête* et le *Conte d'hiver* furent composés à cette époque, et l'on retrouve, entre ces deux pièces et *Cymbeline*, des analogies de style, de pensée et d'allure qui semblent indiquer qu'elles sont toutes trois sorties de la même veine d'esprit.

PERSONNAGES

CYMBELINE, roi de la Grande-Bretagne.

CLOTEN, fils de la reine, du premier lit.

LEONATUS POSTHUMUS, chevalier, marié secrètement à la princesse Imogène.

BELARIUS, seigneur, exilé par Cymbeline, et déguisé sous le nom de Morgan.

GUIDÉRIUS. } fils de Cymbeline, et

ARVIRAGUS, } crus fils de Bélarius

} sous les noms de Polydore et

} de Cadwal.

PHILARIO, ami de Posthumus, }

IACHIMO, ami de Philario, } Italiens

UN FRANÇAIS, ami de Philario.

CAIUS-LUCIUS, général de l'armée romaine.

UN OFFICIER ROMAIN.

PISANIO, attaché au service de Posthumus.

CORNÉLIUS, médecin.

DEUX GENTILSHOMMES.

DEUX GEOLIERS.

DEUX OFFICIERS ANGLAIS.

LA REINE, femme de Cymbeline.

IMOGÈNE, fille de Cymbeline, de son premier mariage.

HÉLÈNE, suivante d'Imogène.

LORDS, LADYS, SÉNATEURS, ROMAINS,

TRIBUNS, APPARITIONS, UN DEVIN,

UN GENTILHOMME HOLLANDAIS, UN

GENTILHOMME ESPAGNOL, MUSICIENS,

OFFICIERS, CAPITAINES, SOLDATS, MESSAGERS.

La scène est tantôt dans la Grande-Bretagne, tantôt en Italie

ACTE PREMIER

SCÈNE I

La Grande-Bretagne. – Jardin derrière le palais de Cymbeline

Entrent DEUX GENTILSHOMMES

LE PREMIER GENTILHOMME. – Vous ne rencontrez ici personne qui ne fronce le sourcil. Nos visages n'obéissent pas plus que nos courtisans aux lois du ciel. Tous retracent la tristesse peinte sur le visage du roi.

LE SECOND. – Mais quel est le sujet?..

LE PREMIER. – L'héritière de son royaume, sa fille qu'il destinait au fils unique de sa femme (une veuve qu'il vient d'épouser), s'est donnée à un pauvre, mais digne gentilhomme: elle est mariée; – son époux est banni, elle emprisonnée. Tout présente les dehors de la tristesse; pour le roi, je le crois, il est affligé jusqu'au fond du coeur.

LE SECOND. – Personne autre que le roi?

LE PREMIER. – Celui aussi qui a perdu la princesse; la reine aussi, qui souhaitait le plus cette alliance; mais il n'est pas un des courtisans, quoiqu'ils portent des visages composés sur celui du roi, qui n'ait le coeur joyeux de ce dont ils affectent de paraître mécontents.

LE SECOND. – Et pourquoi cela?

LE PREMIER. – L'homme à qui la princesse échappe est un être trop mauvais pour une mauvaise réputation; mais celui qui la possède (je veux dire celui qui l'a épousée, ah! l'honnête homme! et qu'on bannit pour cela), c'est une créature si accomplie qu'on aurait beau chercher son pareil dans toutes les régions du monde, il manquerait toujours quelque chose à celui qu'on voudrait lui comparer. Je ne pense pas qu'un extérieur aussi beau et une âme aussi noble se trouvent réunis dans un autre homme.

LE SECOND. – Vous le vantez beaucoup.

LE PREMIER. – Je ne le vante, seigneur, que d'après l'étendue de son mérite; je le rapetisse plutôt que je ne le déroule tout entier.

LE SECOND. – Quel est son nom, sa naissance?

LE PREMIER. – Je ne puis remonter jusqu'à sa première origine. Sicilius était le nom de son père, qui s'unit avec honneur à Cassibelan contre les Romains. Mais il reçut ses titres d'honneur de Ténantius, qu'il servit avec gloire et avec un succès admiré, et il obtint le surnom de Léonatus. Il eut, outre le chevalier en question, deux autres fils qui, dans les guerres de ce temps, moururent l'épée à la main. Leur père, vieux alors et aimant ses enfants, en conçut tant de chagrin qu'il quitta la vie: son aimable épouse, alors enceinte du gentilhomme dont nous parlons, mourut en lui donnant le jour. Le roi prit l'enfant sous sa protection, lui donna le nom de Posthumus, l'éleva, et l'attacha à sa chambre: il l'instruisit dans toutes les sciences dont son âge pouvait être susceptible; et il les reçut comme nous recevons l'air aussitôt qu'elles lui furent offertes; dès son printemps, il porta une moisson: il vécut à la cour loué et aimé (chose rare), modèle des jeunes gens, miroir redouté des hommes d'un âge mûr; et pour les vieillards, un enfant qui guidait les radoteurs. Quant à sa maîtresse, pour laquelle il est banni aujourd'hui, ce qu'elle lui a donné proclame le cas qu'elle faisait de sa personne et de ses vertus. On peut lire dans son choix, et juger au vrai quel homme est Posthumus.

LE SECOND. – Je l'honore sur votre seul récit. Mais, dites-moi, je vous prie, la princesse est-elle le seul enfant du roi?

LE PREMIER. – Son seul enfant. Il avait deux fils; et si ce détail vous intéresse, écoutez-moi. Tous deux furent dérobés de leur chambre; l'aîné à l'âge de trois ans, et l'autre encore au maillot; jusqu'à cette heure, pas la moindre conjecture sur ce qu'ils sont devenus.

LE SECOND. – Combien y a-t-il de cela?

LE PREMIER. – Vingt ans environ.

LE SECOND. – Qu'on enlève ainsi les enfants d'un roi! qu'ils fussent si négligemment gardés, et qu'on ait été si lent dans les recherches qu'on n'ait pu retrouver leur trace!

LE PREMIER. – Quelque étrange que cela vous semble, et quoique cette négligence soit vraiment ridicule, le fait est vrai, seigneur.

LE SECOND. – Je vous crois.

LE PREMIER. – Il faut nous taire, voici Posthumus, la reine et la princesse.

(Ils sortent.)

(La reine, Posthumus, Imogène entrent avec leur suite.)

LA REINE. – Non; soyez-en sûre, ma fille, vous ne trouverez jamais en moi, comme on le reproche à la plupart des marâtres, un oeil malveillant pour vous. Vous êtes ma captive; mais votre geôlière vous confiera les clefs qui ferment votre prison. Pour vous, Posthumus, aussitôt que je pourrai fléchir le courroux du roi, on me verra plaider votre cause; mais le feu de la colère est encore en lui; et il serait à propos de vous soumettre à son arrêt, avec toute la patience que votre prudence pourra vous inspirer.

POSTHUMUS. – Si Votre Majesté le trouve bon, je partirai d'ici aujourd'hui.

LA REINE. – Vous connaissez le danger. – Je vais faire un tour dans les jardins, compatissant aux angoisses des amours qu'on traverse, quoique le roi ait ordonné de ne pas vous laisser ensemble.

(Elle sort.)

IMOGÈNE. – O feinte complaisance! Comme ce tyran sait caresser au moment où elle blesse! Mon cher époux, je crains un peu la colère de mon père, mais, soit dit sans blesser mes devoirs sacrés envers lui, je ne redoute rien des effets de sa colère sur moi. Il vous faut partir; et moi je soutiendrai ici à toute heure le trait de ses regards irrités, n'ayant rien qui me console de vivre, si ce n'est la pensée qu'il existe dans le monde un trésor que je puis revoir encore.

POSTHUMUS. – Ma reine! mon amante! Ah! madame, ne pleurez plus; si vous ne voulez m'exposer à me faire soupçonner de plus de faiblesse qu'il ne convient à un homme. Je veux être l'époux le plus fidèle, qui jamais ait engagé sa foi. Ma résidence sera à Rome, chez un nommé Philario, qui fut l'ami de mon père; moi, je ne le connais que par lettres. Écrivez-moi là, ô ma reine! mes yeux en dévoreront les mots que vous enverrez, dût l'encre être de fiel.

(La reine entre.)

LA REINE. – Abrégez, je vous prie. Si le roi survenait, je ne sais pas où s'arrêterait sa colère contre moi. (*À part.*) Cependant je saurai diriger ici sa promenade; je ne l'offense jamais qu'il ne paye mes offenses pour nous réconcilier; il achète chèrement tous mes torts.

(Elle sort.)

POSTHUMUS. – Quand nous passerions à nous dire adieu tout le temps qui nous reste encore à vivre, la douleur de nous séparer ne ferait qu'augmenter... Adieu.

IMOGÈNE. – Ah! demeure un moment. Quand tu monterais à cheval uniquement pour aller prendre l'air, cet adieu serait encore trop court. – Vois, mon ami, ce diamant était à ma mère; prends-le, mon bien-aimé, mais garde-le jusqu'à ce que tu épouses une autre femme quand Imogène sera morte.

POSTHUMUS. – Quoi! quoi! une autre femme? Dieux bienfaisants, accordez-moi seulement de posséder celle qui est à moi; que les liens de la mort me préviennent dans mes embrassements si j'en cherche une autre. (*Il met le diamant à son doigt.*) Reste, reste à cette place tant que le sentiment pourra t'y conserver. (*A Imogène.*) Et vous, la plus tendre, la plus belle, qui, à votre perte infinie, n'avez reçu que moi en échange de vous; je gagne encore sur vous quand il s'agit de ces bagatelles; pour l'amour de moi, portez ceci; c'est une chaîne; je veux la mettre moi-même à ce beau prisonnier d'amour.

(Il lui attache un bracelet.)

IMOGÈNE. – O dieux! quand nous reverrons-nous?

(Entrent Cymbeline et les seigneurs de la cour.)

POSTHUMUS. – Hélas! le roi!..

CYMBELINE. – Vil objet, va-t'en; disparais de ma vue. Si, après cet ordre encore, tu fatigues la cour de ton indigne présence, tu meurs. Fuis, ta vue empoisonne mon sang.

POSTHUMUS. – Que les dieux vous protègent et bénissent les hommes de bien que je laisse à votre cour; je m'en vais.

(Il sort.)

IMOGÈNE. – La mort n'a point d'angoisses plus douloureuses que celles-ci.

CYMBELINE. – Fille déloyale, toi qui devrais rajeunir ma vieillesse, tu accumules un siècle sur ma tête.

IMOGÈNE. – Seigneur, je vous en conjure, ne vous faites point de mal par ces emportements; car je suis insensible à votre courroux: un sentiment plus rare étouffe en moi toute peine, toute crainte.

CYMBELINE. – Au delà de toute grâce! de toute obéissance!

IMOGÈNE. – Au delà de l'espérance! au désespoir!.. Dans ce sens, au delà de toute grâce!

CYMBELINE. – Tu pouvais épouser le fils unique de la reine.

IMOGÈNE. – Oh! bienheureuse de ne pas le pouvoir: j'ai choisi un aigle, et j'ai évité un faucon dégénéré.

CYMBELINE. – Tu as choisi un misérable; tu voulais asseoir l'ignominie sur mon trône.

IMOGÈNE. – Dites que j'en ai relevé l'éclat.

CYMBELINE. – O âme vile!

IMOGÈNE. – Seigneur, c'est votre faute si j'ai aimé Posthumus; vous l'avez élevé comme le compagnon de mes jeux: il n'est point de femme dont il ne soit digne; il m'achète plus que je ne vaudrais, presque de tout le prix que je lui coûte.

CYMBELINE. – Quoi! as-tu perdu la raison?

IMOGÈNE. – Peu s'en faut, seigneur: veuille le ciel me guérir! Oh! que je voudrais être fille d'un paysan, et que Posthumus fût le fils du berger voisin!

(La reine paraît.)

CYMBELINE. – Femme imprudente, je les ai trouvés encore ensemble; vous n'avez pas suivi mes ordres, retirez-vous avec elle, et l'enfermez.

LA REINE, à *Cymbeline*. – J'implore votre patience. (*A Imogène.*) Silence, ma chère fille, silence. – Bon souverain, laissez-nous seules, et cherchez dans votre raison quelque consolation pour vous-même.

CYMBELINE. – Qu'elle languisse en perdant chaque jour une goutte de sang, et que vieille avant le temps elle meure de sa folie!

(Il sort.)

LA REINE, à *Imogène*. – Allons, il faut que vous laissiez passer... (*Pisano entre.*) Voici votre serviteur. Eh bien! Pisano, quelles nouvelles?

PISANIO. – Le prince, votre fils, a tiré l'épée contre mon maître.

LA REINE. – Ah! j'espère qu'il n'y a pas de mal?

PISANIO. – Il aurait pu y en avoir; mais mon maître n'a fait que jouer plutôt que de combattre, et il n'était pas soutenu par la colère; des gentilshommes qui se sont trouvés là les ont séparés.

LA REINE. – J'en suis bien aise.

IMOGÈNE. – Votre fils est l'ami de mon père; il prend son parti! Tirer l'épée sur un proscrit! ô le brave prince! – Je voudrais les voir tous deux dans les déserts de l'Afrique, et moi près d'eux, avec une aiguille, pour en piquer le premier qui reculerait. – Pourquoi avez-vous quitté votre maître?

PISANIO. – Par son ordre. Il n'a pas voulu que je l'accompagne jusqu'au port; il m'a laissé une note des ordres que j'aurai à remplir quand il vous plaira d'accepter mon service.

LA REINE. – Cet homme, jusqu'ici, a été pour vous un serviteur fidèle. J'ose garantir, sur mon honneur, qu'il le sera toujours.

PISANIO. – Je remercie humblement Votre Majesté.

LA REINE, à *Imogène*. – Je vous prie, promenons-nous un moment ensemble.

(Elles sortent.)

SCÈNE II

Une place publique

Entre CLOTEN, DEUX SEIGNEURS

IMOGÈNE, à *Pisano*. – Avant une demi-heure, je vous prie, revenez me parler: du moins vous irez voir mon époux à bord. Pour le moment, laissez-moi.

(La reine et Imogène sortent ensemble, Pisano sort par un autre côté.)

PREMIER SEIGNEUR. – Je vous conseille, seigneur, de changer de chemise. La chaleur de l'action vous a fait fumer comme la victime d'un sacrifice. Quand un air sort, un air entre; et il n'en est point au dehors qui soit aussi sain que celui qui sort de vous.

CLOTEN. – Si ma chemise était ensanglantée, alors j'en changerais... L'ai-je blessé?

SECOND SEIGNEUR, à *part*. – Non, d'honneur, pas même sa patience.

PREMIER SEIGNEUR. – Blessé? Ah! s'il ne l'est pas, il faut qu'il ait un corps perméable; c'est un grand chemin pour l'acier s'il n'est pas blessé.

SECOND SEIGNEUR, à *part*. – Son acier avait des dettes; il est sorti par les derrières de la ville.

CLOTEN. – Le lâche n'osait pas m'attendre.

SECOND SEIGNEUR, à *part*. – Non, il allait toujours; mais en avant, vers ta face.

PREMIER SEIGNEUR. – Vous attendre? vous avez assez de terres à vous; mais il a ajouté à vos domaines, il vous a cédé du terrain.

SECOND SEIGNEUR, à *part*. – Autant de pouces de terre que tu as d'océans! Les fats!

CLOTEN. – Que je voudrais qu'on ne se fût pas mis entre nous!

SECOND SEIGNEUR, à *part*. – Et moi aussi, jusqu'à ce que tu eusses pris par terre la mesure d'un imbécile.

CLOTEN. – Mais comment peut-elle aimer ce misérable, et me rebuter, moi?

SECOND SEIGNEUR, à *part*. – Oh! si c'est un péché de bien choisir, elle est damnée.

PREMIER SEIGNEUR. – Seigneur, comme je vous l'ai toujours dit, son esprit et sa beauté ne vont pas ensemble: c'est une belle enseigne; mais je n'ai vu en elle qu'un esprit peu lumineux.

SECOND SEIGNEUR, à *part*. – Elle ne luit pas pour les imbéciles de peur que la réflexion ne lui fasse tort.

CLOTEN. – Venez, je vais dans ma chambre: je voudrais bien qu'il y eût un peu de mal.

SECOND SEIGNEUR, à *part*. – Je ne fais pas le même vœu, à moins que ce n'eût été la chute d'un âne, ce qui ne serait pas un grand mal.

CLOTEN. – Voulez-vous nous suivre?

PREMIER SEIGNEUR. – J'accompagnerai Votre Altesse.

CLOTEN. – Oui, venez: allons ensemble.

SECOND SEIGNEUR. – Volontiers, prince.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

L'appartement d'Imogène

IMOGÈNE, PISANIO

IMOGÈNE. – Je voudrais que tu te tinsses sur le port pour interroger toutes les voiles. – S'il m'écrivait, et que sa lettre ne me parvînt pas, ce serait une aussi grande perte que si c'était des lettres de grâce. Qu'est-ce qu'il t'a dit en dernier lieu?

PISANIO. – *Ma reine! ma reine!*

IMOGÈNE. – Et alors il agitait son mouchoir.

PISANIO. – Et il le baisait, madame.

IMOGÈNE. – Insensible tissu, tu étais plus heureux que moi! – Et ce fut tout?

PISANIO. – Non, madame; car aussi longtemps qu'il a pu se faire distinguer des autres, à mes yeux ou à mes oreilles, il est resté sur le pont, et me faisant des signes de son gant, de son chapeau, de son mouchoir, il exprimait de son mieux, par les transports et les mouvements de son coeur, combien son âme était lente et le vaisseau prompt à s'éloigner de vous.

IMOGÈNE. – Tu aurais dû le suivre de l'oeil, et ne le quitter que lorsqu'il t'aurait paru petit comme une corneille, ou moins encore.

PISANIO. – C'est ce que j'ai fait, madame.

IMOGÈNE. – J'aurais brisé les fibres de mes yeux seulement pour le voir, jusqu'à ce qu'il fût devenu, par l'éloignement, mince comme mon aiguille. Oui, mes regards l'auraient suivi, jusqu'à ce que de la grosseur d'un moucheron, il se fût tout à fait évanoui dans l'air; et alors j'aurais détourné mes yeux et pleuré... – Mais bon Pisanio, quand recevrons-nous de ses nouvelles?

PISANIO. – Soyez-en sûre, madame, à la première occasion qu'il pourra trouver.

IMOGÈNE. – Je ne lui ai point fait mes adieux. J'avais tant de choses tendres à lui dire! Avant que j'aie pu lui dire comment je songerai à lui à certaines heures; quelles seront mes pensées; avant que j'aie pu lui faire jurer qu'aucune femme d'Italie ne lui ferait trahir mon amour et son honneur; lui recommander de s'unir à moi en prières, à six heures du matin, à midi, à minuit (car alors je suis dans les cieus pour lui); avant que j'aie pu lui donner ce baiser d'adieu, que j'aurais placé entre deux mots charmants; mon père arrive, et, semblable au souffle tyrannique du nord, il fait tomber tous nos boutons et les empêche de pousser.

(Une dame de la reine entre.)

LA DAME. – La reine, madame, désire que Votre Altesse se rende auprès d'elle.

IMOGÈNE, à *Pisanio*. – Allez exécuter les ordres dont je vous ai chargé, je vais rejoindre la reine.

PISANIO. – Je vous obéirai, madame.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

Rome. – Appartement de la maison de Philario

Entrent PHILARIO, IACHIMO, UN FRANÇAIS, UN HOLLANDAIS ET UN ESPAGNOL

IACHIMO. – Croyez-moi, seigneur; je l'ai vu en Angleterre, sa réputation allait croissant, on s'attendait à lui voir prouver le mérite qu'on lui reconnaît aujourd'hui; mais je pouvais alors le regarder encore sans admiration, quand le catalogue de ses qualités eût été inscrit à son côté et que j'eusse parcouru article par article.

PHILARIO. – Vous parlez d'un temps où il n'était pas encore, comme aujourd'hui, revêtu de tout ce qui en fait un homme accompli, au dedans et au dehors.

LE FRANÇAIS. – Je l'ai vu en France; et nous avons là bien des gens qui pouvaient fixer le soleil d'un oeil aussi ferme que lui.

IACHIMO. – Cette affaire, d'avoir épousé la fille de son roi, le fait valoir, je n'en doute point, fort au delà de son mérite; on l'apprécie d'après la valeur de son amante, bien plus que d'après la sienne.

LE FRANÇAIS. – Et puis son bannissement...

IACHIMO. – Oui, oui; les suffrages de ceux qui, sous la bannière de la princesse, pleurent ce douloureux divorce; tout cela sert merveilleusement à exalter Posthumus. Ne fût-ce que pour prouver le bon jugement d'Imogène, qu'il serait autrement aisé de nier si elle avait pris pour époux un mendiant sans autres qualités. Mais comment arrive-t-il, Philario, qu'il vienne s'établir chez vous? Où votre liaison s'est-elle formée?

PHILARIO. – Son père et moi nous avons fait la guerre ensemble, et je ne dois pas moins que la vie à son père, qui me l'a sauvée plus d'une fois. Voici l'Anglais. (*Posthumus paraît.*) Qu'il soit traité parmi vous avec les égards que des gentilshommes comme vous doivent à un étranger de sa qualité. Je vous exhorte tous à lier une plus étroite connaissance avec ce cavalier, je vous le recommande comme mon digne ami. Je veux lui donner le temps de montrer son mérite, plutôt que de faire son éloge en sa présence.

LE FRANÇAIS, à *Posthumus*. – Seigneur, nous nous sommes connus à Orléans.

POSTHUMUS. – Et depuis lors je vous suis resté redevable d'une foule d'attentions dont je resterai toujours votre débiteur tout en m'acquittant sans cesse.

LE FRANÇAIS. – Seigneur, vous estimez trop haut un faible service. Je me félicitai de vous avoir réconcilié avec mon compatriote; c'eût été une pitié que de vous laisser rencontrer avec les intentions meurtrières que vous aviez alors tous deux pour une affaire aussi légère, une bagatelle.

POSTHUMUS. – Permettez, seigneur; j'étais alors un jeune voyageur: j'évitais de m'en rapporter à mes propres lumières, aimant mieux me laisser guider par l'expérience des autres; mais depuis que mon jugement s'est formé, si je puis dire, sans offenser personne, qu'il s'est formé, je ne trouve pas que la querelle fût si frivole.

LE FRANÇAIS. – D'honneur, elle l'était trop pour mériter d'être décidée par le fer, surtout entre deux hommes dont l'un aurait très-probablement immolé l'autre, ou qui seraient restés tous deux sur la place.

IACHIMO. – Pouvons-nous, sans indiscretion, vous demander quel était le sujet de ce différend?

LE FRANÇAIS. – Sans difficulté, je le pense; la querelle fut publique, et dès lors on peut, sans blesser personne, en faire le récit. C'était à peu près la même thèse qui fut agitée entre nous l'autre soir, lorsque chacun de nous fit l'éloge des dames de son pays. Ce gentilhomme soutenait en ce temps-là, et offrait de le soutenir aux dépens de son sang, que la sienne était plus belle, plus vertueuse, plus spirituelle, plus chaste, plus constante et moins abordable qu'aucune des dames les plus accomplies de France.

IACHIMO. – Cette dame ne vit plus aujourd'hui, ou bien l'opinion qu'en avait ce gentilhomme doit être usée à présent.

POSTHUMUS. – Elle conserve toujours sa vertu, et moi mon opinion.

IACHIMO. – Il ne faut pas que vous lui donniez si fort la préférence sur nos dames d'Italie.

POSTHUMUS. – Quand je serais poussé au point où je le fus en France, je ne rabattrais rien de son prix, quoique je me déclare ici non son ami, mais son adorateur.

IACHIMO. – Aussi belle et aussi vertueuse puisque c'est une espèce de comparaison qui se tient par la main, c'est trop beau et trop bon pour quelque dame de Bretagne que ce soit. Si elle surpassait d'autres femmes que j'ai connues, comme le diamant que vous portez là dépasse en éclat beaucoup de diamants que j'ai vus, je croirais volontiers qu'elle surpasse beaucoup de femmes; mais je n'ai pas vu le plus beau diamant, ni vous la plus belle femme qui soit au monde.

POSTHUMUS. – Je l'ai louée d'après le cas que j'en fais, comme ce diamant.

IACHIMO. – Et combien estimez-vous cette pierre?

POSTHUMUS. – Plus que les trésors du monde entier.

IACHIMO. – Ou votre incomparable maîtresse est morte, ou la voilà au-dessous du prix d'une bagatelle.

POSTHUMUS. – Vous êtes dans l'erreur: l'une peut s'acheter ou se donner, s'il se trouve assez de richesses pour la payer, ou de mérite pour l'obtenir en don. L'autre n'est pas une chose qui se vende, et les dieux seuls peuvent en faire don.

IACHIMO. – Et ce don, les dieux vous l'ont fait?

POSTHUMUS. – Oui, et avec leur secours je le conserverai.

IACHIMO. – Vous pouvez le posséder en titre. Mais, vous le savez, des oiseaux étrangers viennent souvent s'abattre sur nos étangs voisins... Votre bague aussi, on peut vous la voler: ainsi, de cette paire de trésors inappréciables que vous possédez, l'un est bien fragile, et l'autre est casuel. Un adroit filou et un cavalier accompli pourraient tenter de vous les enlever tous deux.

POSTHUMUS. – Votre Italie n'a point de cavalier assez accompli pour triompher de l'honneur de ma maîtresse, si c'est de la garde ou de la perte de l'honneur que vous prétendez parler, en disant qu'elle est fragile. Je ne doute pas que vous n'ayez des filous en abondance, et pourtant je ne crains rien pour mon anneau.

PHILARIO. – Restons-en là, messieurs.

POSTHUMUS. – Très-volontiers. Ce noble seigneur, et je l'en remercie, ne me traite point en étranger: nous voilà familiers dès l'abord.

IACHIMO. – En cinq entretiens, pas plus longs que le nôtre, je voudrais m'établir dans le cœur de votre belle maîtresse, et voir sa vertu fléchir et prête à céder, si j'avais seulement accès près d'elle et l'occasion de lui faire ma cour.

POSTHUMUS. – Non, non.

IACHIMO. – J'ose parier là-dessus la moitié de ma fortune contre votre diamant, qui, à mon avis, vaut quelque chose de moins. Mais je fais ma gageure plutôt contre votre confiance que contre sa réputation; et de peur que vous vous en offensiez, j'ajoute que j'oserais le tenter avec quelque femme au monde que ce fût!

POSTHUMUS. – Vous êtes étrangement abusé par vos idées téméraires: et je ne doute pas qu'il ne nous arrivât ce que vous méritez dans votre tentative.

IACHIMO. – Et quoi?

POSTHUMUS. – D'être repoussé, quoique votre tentative, comme vous l'appellez, méritât quelque chose de plus, un châtement peut-être.

PHILARIO. – Messieurs, en voilà assez là-dessus: cette vaine dispute s'est élevée trop tôt; qu'elle meure comme elle est née; je vous prie, faites plus ample connaissance.

IACHIMO. – Je voudrais avoir engagé ma fortune et celle de mon voisin au soutien de ce que j'ai avancé.

POSTHUMUS. – Quelle dame choisiriez-vous pour l'assaillir?

IACHIMO. – La vôtre, que vous croyez si bien affermie dans sa constance. Voulez-vous seulement me recommander à la cour où est votre dame? je gagerai dix mille ducats contre votre diamant, que, sans autres avantages que deux entretiens avec elle, je rapporterai de là cet honneur que vous croyez si bien défendu.

POSTHUMUS. – Je consens à parier de l'or, contre votre or. Pour mon anneau, il m'est aussi cher que mon doigt; il en fait partie.

IACHIMO. – Vous êtes amant, et de là vient votre prudence. – Quand vous auriez acheté le corps d'une femme un million la drachme, vous ne pourriez l'empêcher de se corrompre. Mais, je le vois, vous avez dans l'âme quelques scrupules puisque vous avez peur.

POSTHUMUS. – Tout ceci n'est qu'un jargon d'habitude; vous portez, j'espère, des sentiments plus réfléchis.

IACHIMO. – Je suis maître de mes paroles; et je jure que je veux tenter l'épreuve dont j'ai parlé.

POSTHUMUS. – Vous le voulez? – Je ne fais que prêter mon diamant jusqu'à votre retour. – Qu'on dresse entre nous des conventions. Ma maîtresse surpasse en vertu toute l'étendue de vos indignes pensées. Je vous défie dans cette gageure; voilà ma bague.

PHILARIO. – Je ne souffrirai point qu'elle serve de gage.

IACHIMO. – Par les dieux, c'en est un. Si je ne vous rapporte pas des preuves suffisantes que j'ai joui des plus chers appas de votre maîtresse, mes dix mille ducats sont à vous, et votre diamant aussi; si je la quitte en laissant sans atteinte cet honneur auquel vous vous fiez, elle qui est votre joyau, le joyau que voilà et mon or, tout est à vous; mais il me faut votre recommandation, afin de me procurer un plus libre accès.

POSTHUMUS. – J'accepte ces conditions. Faisons des conventions entre nous. Voici seulement ce dont vous me répondez. Si vous faites ce voyage pour la séduire, et que vous me démontriez clairement que vous avez triomphé, je ne suis plus votre ennemi, et elle ne mérite pas notre dispute. Mais si elle reste fidèle, et que vous ne puissiez me prouver le contraire, vous me répondrez l'épée à la main, et de votre mauvaise opinion, et de l'attaque que vous aurez livrée à sa pudeur.

IACHIMO. – Votre main; l'accord est fait. Nous allons faire régler tout cela dans les formes, et je pars sur-le-champ pour la Grande-Bretagne, de peur que notre marché ne prît froid et ne se rompît. Je vais chercher mon or et faire inscrire le pari.

POSTHUMUS. – Convenu.

(Posthumus et Iachimo sortent.)

LE FRANÇAIS. – Le pari tiendra-t-il? Croyez-vous?

PHILARIO. – Le seigneur Iachimo ne reculera pas. Je vous prie, suivons-les.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Grande-Bretagne. – Appartement dans le palais de Cymbeline

LA REINE *paraît avec ses DAMES ET CORNÉLIUS tenant une fiole*

LA REINE, *à ses femmes*. – Tandis que l'arrosée est encore sur la terre, allez cueillir ces fleurs; hâtez-vous. Qui de vous en a la liste?

UNE DES FEMMES. – Moi, madame.

LA REINE. – Allez. (*Les dames sortent.*) Maintenant, monsieur le docteur, avez-vous apporté ces drogues?

CORNÉLIUS. – Sous le bon plaisir de Votre Majesté, les voici. (*Il présente une petite boîte.*) Mais si Votre Majesté me le permet, et j'espère qu'elle ne s'en offensera pas, ma conscience me force à vous demander pour quel usage vous avez exigé de moi ces potions empoisonnées, qui amènent une mort languissante, et sont mortelles quoique lentes.

LA REINE. – Je m'étonne, docteur, que vous me fassiez une pareille question. N'ai-je pas été longtemps votre disciple? Ne m'avez-vous pas enseigné l'art de composer des parfums, de distiller, de conserver les fruits? Si bien que notre grand roi lui-même me fait souvent la cour pour mes confitures? En étant arrivée là, serez-vous étonné, à moins que vous ne me supposiez une âme infernale, que je cherche à perfectionner ma science par de nouvelles expériences? Je veux faire l'essai de ces compositions sur de vils animaux qui ne valent pas la peine d'être pendus; jamais sur aucune créature humaine, afin de connaître leur force, d'opposer des antidotes à leur activité, et par là d'apprendre leurs diverses vertus et leurs effets.

CORNÉLIUS. – Votre Majesté, par ces expériences, ne fera que s'endurcir le coeur; d'ailleurs on ne voit point ces résultats sans dégoût ni sans danger.

LA REINE. – Oh! soyez tranquille. – (*Entre Pisanio.*) (*A part.*) Voici un flatteur de valet; c'est sur lui que je ferai mon premier essai; il appartient à son maître, et est l'ennemi de mon fils... Eh bien! Pisanio? (*A Cornélius.*) Docteur, votre office auprès de moi est fini pour le moment; allez votre chemin.

CORNÉLIUS, *s'éloignant et à part*. – Vous m'êtes suspecte, madame; mais vous ne ferez aucun mal.

LA REINE, *à Pisanio*. – Écoute, un mot.

CORNÉLIUS, *à part*. – Je n'aime point cette femme... Elle croit tenir des poisons lents et étranges; je connais bien son âme, je ne confierai pas à une personne aussi perverse des ingrédients d'une nature aussi infernale; ceux qu'elle possède assoupiront et alourdiront un moment les sens; peut-être ses essais commenceront-ils par des chiens et des chats, pour monter ensuite plus haut; mais il n'y a aucun danger dans la mort apparente qu'elle donnera; elle ne fera que suspendre pour un temps les esprits, qui renaîtront plus actifs. Elle est trompée par ces faux effets; et moi, en la trompant ainsi, je n'en suis que plus fidèle.

LA REINE. – Docteur, je n'ai plus besoin de votre présence jusqu'à ce que je vous fasse rappeler.

CORNÉLIUS. – Je prends humblement congé de vous.

(Il se retire.)

LA REINE. – Elle pleure donc toujours, dis-tu? Penses-tu qu'avec le temps ses larmes ne s'arrêteront pas, pour laisser entrer les conseils de la raison là où règne maintenant la folie? Travaille à cela: et quand tu viendras me dire qu'elle aime mon fils, je te dirai à l'instant même que tu es aussi grand que ton maître; plus grand que lui; car sa fortune est gigantesque et sans voix, et sa renommée est à l'agonie: il ne peut revenir ici, ni demeurer où il est... En changeant d'existence, il ne fera que changer de misère; et chaque jour en arrivant vient ruiner un jour de sa vie. Quel est ton espoir, en t'appuyant sur une colonne qui penche et qu'il sera impossible de relever? – sur un homme qui n'a pas même assez d'amis pour l'étayer? (*La reine laisse tomber une boîte: Pisanio la ramasse.*) Tu ne connais pas ce que tu tiens là; reçois-le de moi pour tes services, c'est un élixir de ma composition: il a déjà arraché cinq fois le roi à la mort: je ne connais pas de cordial plus efficace. Non, je te prie, prends-le, comme un gage des faveurs plus grandes que je te destine: – fais sentir à ta maîtresse quelle est sa position; fais-le comme de toi-même: songe quelle chance t'offre la fortune, songe seulement que tu conserves toujours ta maîtresse, et de plus tu gagnes mon fils, qui se souviendra de toi... J'intéresserai le roi à ton avancement, quoi que tu puisses désirer; et moi-même alors, moi surtout qui t'aurai mis sur la voie de mériter les grâces, je m'engage à récompenser richement ton mérite. Appelle mes femmes: songe à mes paroles. (*Pisanio sort.*) Un valet fin et fidèle qu'on ne peut ébranler: l'agent de son maître auprès d'elle, et qui lui rappelle sans cesse de conserver sa main et sa foi à son seigneur. Je lui ai fait là un don qui, s'il en fait usage, enlèvera à la belle son émissaire auprès de son doux ami; et elle-même, dans la suite, si elle ne plie pas son humeur, peut être sûre d'en goûter aussi. (*Pisanio reparait avec les dames, qui rapportent des paniers de fleurs.*) Fort bien, fort bien: portez dans mon cabinet ces violettes, ces primevères, ces pervenches: adieu, Pisanio; songe à ce que je t'ai dit.

(La reine sort suivie de ses femmes.)

PISANIO *seul*. – J'y songerai, mais quand je deviendrai infidèle à mon bon maître, je m'étoufferai de mes propres mains: c'est là tout ce que je ferai pour toi.

(Il sort.)

SCÈNE VI

Un autre appartement du palais

IMOGÈNE *Seule*

IMOGÈNE. – Un père cruel, une belle-mère perfide, un stupide soupirant près d'une femme mariée, dont l'époux est banni: oh! mon époux! le comble et la couronne de tous mes chagrins! et des vexations qui se renouvellent à chaque instant! – Si j'avais été dérobée par des voleurs, comme mes deux frères, je serais heureuse: mais malheureux ceux que leurs désirs élèvent trop haut! Heureux, quelque humble que soit leur état, ceux qui voient accomplir leurs modestes vœux que chaque saison satisfait... Quel peut être cet homme? Fi donc!

(Iachimo entre précédé par Pisanio.)

PISANIO. – Madame, un noble gentilhomme de Rome vous apporte des lettres de mon maître.

IACHIMO. – Vous changez de couleur, madame? Le noble Léonatus est en sûreté: il salue tendrement Votre Altesse.

(Il lui présente une lettre.)

IMOGÈNE. – Je vous remercie, bon seigneur: vous êtes le très-bienvenu.

IACHIMO, *à part*. – Tout ce qu'elle laisse voir est parfait: si elle est munie d'une âme aussi rare, c'est ici le phénix de l'Arabie, et j'ai perdu la gageure. Hardiesse, sois mon amie; audace, arme-moi de pied en cap, ou bien, comme le Parthe, je ne combattrai qu'en fuyant, ou plutôt je fuirai sans avoir combattu.

IMOGÈNE, *lisant tout haut la lettre*. – *C'est un cavalier de la plus haute distinction, et auquel de bons offices m'ont infiniment attaché. Traitez-le en conséquence comme vous estimez votre fidèle Léonatus.*

Je ne lis que cela tout haut; mais mon cœur est réchauffé jusqu'au fond par le reste de la lettre: il est tout ému de reconnaissance. – Vous êtes le bienvenu, digne seigneur, autant que peuvent l'exprimer mes paroles; et vous l'éprouverez dans tout ce que je pourrai faire pour vous.

IACHIMO. – Je vous rends grâce, belle dame. – Eh quoi! les hommes sont-ils insensés? La nature leur aura donné des yeux pour voir l'arche voûtée des cieux et les richesses de la terre et des mers, pour distinguer les globes enflammés sur nos têtes, et les pierres semées sur les rivages; et avec des organes si précieux, nous ne pourrions pas faire la différence de la laideur et de la beauté!

IMOGÈNE. – D'où vient votre étonnement?

IACHIMO. – Cela ne peut être la faute des yeux: des singes et des guenons placés entre deux créatures semblables bavarderaient de ce côté, et repousseraient l'autre par des grimaces. Ce n'est pas la faute du jugement: l'idiot devant cette beauté saurait faire son choix. Ce n'est pas la passion; car la laideur, mise à côté de cette beauté parfaite, exciterait le désir à vomir à vide au lieu de le pousser à se satisfaire.

IMOGÈNE. – Quelle est donc la cause...?

IACHIMO. – Le vice blasé, ce désir rassasié mais non satisfait (comme un vase plein et qui fuit), dévore d'abord l'agneau, et puis est avide de charogne.

IMOGÈNE. – Quelle est donc, digne seigneur, la cause de votre agitation? Êtes-vous bien?

IACHIMO. – Bien, merci, madame. (*A Pisanio.*) Ami, je vous prie, ordonnez à mon serviteur de m'attendre là où je l'ai laissé: il est étranger et susceptible.

PISANIO. – J'allais sortir, seigneur, pour lui faire accueil.

(Il sort.)

IMOGÈNE. – La santé de mon seigneur continue-t-elle à être bonne? De grâce, dites-le-moi.

IACHIMO. – Bonne, madame.

IMOGÈNE. – Est-il disposé à la gaieté? J'espère qu'il l'est.

IACHIMO. – Excessivement gai: Rome n'a point d'étranger aussi jovial, aussi folâtre: on l'appelle le *joyeux Anglais*.

IMOGÈNE. – Lorsqu'il était ici, il était enclin à la mélancolie, et souvent sans savoir pourquoi.

IACHIMO. – Jamais je ne l'ai vu triste. Il y a un Français, son compagnon, un *monsieur* d'un rang éminent, qui aime fort à ce qu'il paraît une jeune Française restée dans son pays; il pousse de profonds soupirs, comme la flamme d'une fournaise; pendant que le joyeux Anglais (votre époux, veux-je dire) rit aux éclats et s'écrie: «Comment mes côtes y résisteront-elles, lorsqu'on songe que l'homme, qui sait par l'histoire, par tous les récits, par sa propre expérience, ce qu'est la femme et ce qu'il lui est impossible de ne pas être, va languir en livrant ses heures de liberté à un esclavage volontaire!»

IMOGÈNE. – Est-ce que mon époux dit cela?

IACHIMO. – Oui, madame, en riant jusqu'aux larmes. C'est un amusement que de se trouver là, et de le voir se moquer du Français. Mais le ciel sait qu'il est des hommes qui sont bien blâmables.

IMOGÈNE. – Ce n'est pas lui, j'espère?

IACHIMO. – Lui? Non. Cependant il devrait recevoir avec plus de reconnaissance les bontés du ciel envers lui: il y a en lui et en vous, – que je regarde comme son bien au-dessus de toutes les richesses; – oui, il y a pour moi des motifs d'admirer et en même temps de plaindre.

IMOGÈNE. – Et qui plaignez-vous, seigneur?

IACHIMO. – Deux créatures du fond du cœur.

IMOGÈNE. – Suis-je une des deux, seigneur? Vous me regardez; quel ravage discernerez-vous en moi qui mérite votre pitié?

IACHIMO. – C'est lamentable! Quoi? Fuir le soleil radieux et se plaire dans un cachot auprès d'une chandelle!

IMOGÈNE. – Je vous prie, seigneur, énoncez plus clairement vos réponses à mes questions? Pourquoi me plaignez-vous?

IACHIMO. – Parce que d'autres, j'allais le dire, jouissent de votre...; mais c'est l'office des dieux d'en tirer vengeance, et ce n'est pas le mien de parler.

IMOGÈNE. – Vous paraissez savoir quelque chose qui me concerne ou qui m'intéresse. Je vous prie, parlez: puisque soupçonner que les choses vont mal fait souvent plus souffrir que la certitude qu'il en est ainsi; les faits certains sont au-dessus des remèdes, ou bien connus à temps on peut y appliquer le remède. Ah! découvrez-moi ce secret qui vous pousse à parler et que vous retenez.

IACHIMO. – Si j'avais cette joue pour y reposer mes lèvres; cette main dont le toucher, le seul toucher devrait forcer un homme au serment de fidélité; si je possédais cet objet qui captive les regards errants de mes yeux et les tient attachés sur lui seul; irais-je souiller ma bouche, comme un réprouvé, sur des lèvres aussi publiques que les degrés qui conduisent au Capitole; presserais-je de mes mains des mains flétries par le travail, et plus encore par des parjures journaliers; si j'allais fixer mes regards sur des yeux, sur des yeux abjects et ternes comme la lueur opaque de ces flambeaux que nourrit un suif fétide, ne serait-il pas bien juste que tous les fléaux de l'enfer punissent une fois une telle trahison?

IMOGÈNE. – Mon seigneur, je le crains, a oublié la Bretagne.

IACHIMO. – Et lui-même. Ce n'est pas mon penchant qui me porte à vous éclairer, à révéler la bassesse de son changement, ce sont vos grâces qui, du fond de ma conscience muette, attirent malgré moi sur mes lèvres cet aveu.

IMOGÈNE. – Je ne veux pas en entendre davantage.

IACHIMO. – O chère âme, votre sort touche mon coeur d'une pitié qui me fait mal. Une princesse aussi belle et née dans la puissance, qui doublerait la grandeur du plus grand roi, être ainsi associée avec de viles créatures louées avec l'argent même que fournissent vos coffres; avec d'infâmes aventurières, qui, pour de l'or, jouent avec tous les maux dont la corruption souille la nature; pestes contagieuses, qui pourraient empoisonner le poison; vengez-vous, ou celle qui vous porta n'était pas reine, et vous dégénérez de votre illustre origine.

IMOGÈNE. – Me venger! et comment me venger? Si ce récit est vrai, car je porte un coeur qui doit craindre de se laisser trop vite abuser par mes deux oreilles; si ce récit est vrai, comment pourrais-je me venger?

IACHIMO. – Quoi! vous ferait-il vivre comme une vestale de Diane entre des draps glacés, tandis qu'il se livre à de capricieuses prostituées, au mépris de votre personne, aux dépens de votre bourse? Vengez-vous. Je me consacre à votre bon plaisir. Amant plus noble que ce déserteur de votre lit, je resterai fidèle à votre tendresse, toujours discret et toujours constant.

IMOGÈNE. – Holà! Pisanio!

IACHIMO. – Souffrez que je jure sur vos lèvres mon dévouement.

IMOGÈNE. – Va-t'en! – J'en veux à mes oreilles de t'avoir écouté si longtemps. Si tu avais de l'honneur, tu m'aurais fait ce récit par vertu, et non pour la fin que tu te proposes, aussi basse qu'étrange! Tu outrages un gentilhomme qui est aussi loin de ta calomnie que tu l'es de l'honneur, et tu tentes de séduire ici une femme qui te méprise comme le démon. Holà! Pisanio!.. Le roi mon père sera instruit de ton audace; s'il trouve bon qu'un étranger téméraire marchande à sa cour comme dans une mauvaise maison de Rome, et nous dévoile ses brutales pensées, il a une cour dont il ne se soucie guère, et une fille qu'il estime bien peu. Holà! Pisanio!

IACHIMO. – O heureux Léonatus! je puis bien le dire, la confiance que ta dame a en toi mérite bien la tienne, et ta parfaite vertu mérite bien aussi sa tranquille confiance! Vivez longtemps heureuse, vous la dame du plus digne chevalier dont jamais se soit vanté un pays; vous, sa maîtresse digne seulement du plus noble coeur. Accordez-moi mon pardon; je n'ai parlé ainsi que pour éprouver si votre fidélité était bien enracinée; je vais rendre votre époux ce qu'il est déjà, l'homme le plus aimable et le plus fidèle; il possède la charmante sorcellerie de charmer toutes les sociétés; la moitié du coeur de tous les hommes est à lui.

IMOGÈNE. – Vous réparez vos fautes.

IACHIMO. – Il est assis au milieu des hommes comme un dieu descendu du ciel, il est paré d'une sorte d'honneur qui surpasse sa beauté mortelle; ne soyez pas offensée, auguste princesse, si j'ai osé éprouver quel accueil vous feriez à un faux rapport. Il n'a servi qu'à confirmer honorablement votre bon jugement dans le choix que vous avez fait d'un époux si rare, que vous saviez ne pouvoir faillir. C'est l'amitié que j'ai pour lui qui m'a porté à vous éprouver; mais les dieux vous ont formée différente de toutes les autres femmes, exempte de faiblesse; je vous prie, pardonnez-moi.

IMOGÈNE. – Tout est réparé, seigneur. Disposez de mon pouvoir dans cette cour.

IACHIMO. – Recevez mes humbles actions de grâces. – J'avais presque oublié de faire à Votre Altesse une petite prière, et qui pourtant est importante, car elle intéresse votre époux; plusieurs amis et moi avons part aussi à cette affaire.

IMOGÈNE. – Je vous prie, de quoi s'agit-il?

IACHIMO. – Une douzaine de nos Romains et votre époux (la meilleure plume de notre aile), nous avons tous contribué pour une somme destinée à acheter un présent pour l'empereur; agent des autres, j'en ai fait l'emplette en France. C'est de la vaisselle d'un rare dessin, et des bijoux d'une forme

exquise et riche; leur valeur est considérable; étranger comme je suis, je serais désireux de les voir en lieu sûr; vous plairait-il de les prendre sous votre protection?

IMOGÈNE. – Volontiers, et j'engage mon honneur à leur sûreté, puisque mon seigneur y est intéressé; je veux les garder dans ma chambre à coucher.

IACHIMO. – Ils sont renfermés dans un coffre escorté par mes gens. Je prendrai la liberté de vous les envoyer, seulement pour cette nuit. Demain je dois me rembarquer.

IMOGÈNE. – Oh! non, non.

IACHIMO. – Il le faut, daignez me le permettre, ou je manquerais à ma parole en différant mon retour. J'ai traversé les mers en venant de France, pour tenir ma promesse de voir Votre Altesse.

IMOGÈNE. – Je vous remercie de votre peine; mais vous ne partirez pas dès demain?

IACHIMO. – Oh! il le faut, madame. Ainsi, si vous voulez saluer votre époux dans une lettre, je vous supplie, écrivez-la ce soir; j'ai déjà passé le terme marqué pour mon séjour, et le temps presse pour offrir notre présent.

IMOGÈNE. – J'écrirai; envoyez-moi votre coffre, il sera gardé avec soin et fidèlement rendu. Vous êtes le bienvenu.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Une cour devant le palais de Cymbeline

Entre CLOTEN avec DEUX SEIGNEURS

CLOTEN. – Jamais homme a-t-il autant joué de malheur? Je frise le but¹, et puis je me vois rouler au loin! J'avais sur le coup cent livres de pari, et il faudra encore qu'un impertinent faquin vienne m'entreprendre pour avoir juré, comme si je lui empruntais mes serments; et que je ne fusse pas le maître de les prodiguer à mon gré!

PREMIER SEIGNEUR. – Qu'a-t-il gagné à cela? Vous lui avez cassé la tête avec votre boule.

SECOND SEIGNEUR, *à part*. – S'il n'eût pas eu plus de cervelle que celui qui lui a cassé la tête, il ne lui en serait pas resté.

CLOTEN. – Lorsqu'un gentilhomme est en humeur de jurer, il n'appartient pas à aucun des spectateurs de venir interrompre² ses jurements, je crois?

SECOND SEIGNEUR. – Non, seigneur, (*à part*) ni de leur couper les oreilles³.

CLOTEN. – Ce chien de bâtard! – Moi! lui donner satisfaction? Que n'est-il quelqu'un de mon rang!

SECOND SEIGNEUR, *à part*. – Il serait au rang des fous⁴!

CLOTEN. – Rien au monde ne m'impatiente autant. Peste soit de la grandeur! je voudrais n'être pas noble comme je suis. On n'ose pas se battre avec moi, à cause de la reine ma mère: le dernier petit bourgeois s'en donne son soûl de se battre, et moi, il faut que j'aïlle et vienne comme un coq dont on ne peut trouver le pair.

SECOND SEIGNEUR, *à part*. – Vous êtes à la fois un coq et un chapon, et vous chantez, coq, avec votre crête.

CLOTEN. – Vous dites?

PREMIER SEIGNEUR. – Qu'il n'est pas convenable que Votre Altesse se mesure avec le premier venu qu'il lui aura plu d'insulter.

CLOTEN. – Non: je sais cela, mais il est convenable que j'offense mes inférieurs.

SECOND SEIGNEUR. – Oui, cela ne convient qu'à Votre Altesse.

CLOTEN. – C'est ce que je dis.

PREMIER SEIGNEUR. – Avez-vous entendu parler d'un étranger qui est arrivé ce soir à la cour?

CLOTEN. – Un étranger! et je n'en sais rien!

SECOND SEIGNEUR, *à part*. – Ah! tu es toi-même un étrange sot⁵, et tu n'en sais rien non plus.

¹ *I kissed the jack*, cochonnet, but.

² *To curtail his oath*, mot à mot, couper la queue à ses jurements, les mutiler.

³ L'autre répond: Ni de leur couper les oreilles, *nor crop the ears of them*.

⁴ Jeu de mots sur *rank*, rang et rance; le second seigneur répond: Sentir le fou.

⁵ Jeu de mots sur *strange*, étrange et étranger.

PREMIER SEIGNEUR. – Oui, il y a un Italien d'arrivé; on le croit un des amis de Léonatus.

CLOTEN. – De Léonatus, ce coquin de banni! Son ami en est un autre, quel qu'il soit. – Qui vous a appris l'arrivée de cet étranger?

PREMIER SEIGNEUR. – Un des pages de Votre Altesse.

CLOTEN. – Me convient-il d'aller le regarder? Le puis-je sans déroger?

SECOND SEIGNEUR. – Vous ne pouvez déroger, seigneur.

CLOTEN. – Cela ne m'est pas aisé, je crois.

SECOND SEIGNEUR, *à part*. – Vous êtes un imbécile avoué: et tout ce qui vient de vous étant d'un imbécile, ne vous fait pas déroger.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.